

singulière éducation ; en les écoutant on croirait entendre parler des philosophes.

La jeune fille se tourna vers son frère comme pour lui demander : — Qu'ai-je donc dit de si extraordinaire ?

— Mais, reprit madame de Perny d'un ton qui trahissait son impatience, discuter n'est pas conclure. Mathilde, je vous ai fait part de la demande de M. le marquis de Coulange et vous venez de nous dire, à votre frère et à moi, qu'il ne vous déplaisait pas.

— Oui, ma mère, j'ai dit cela ; mais...

— Mais quoi ?

— Je n'aime pas M. de Coulange, dit craintivement la jeune fille. Un double éclair jaillit des yeux de madame de Perny et elle eut beaucoup de peine à empêcher sa colère d'éclater.

— Eh ! petite sotte, fit-elle durement et en haussant les épaules, est-ce que vous savez seulement ce que c'est qu'aimer ?

— C'est vrai, répondit la jeune fille d'une voix mal assurée, je ne sais pas ce que c'est qu'aimer ?

Et elle ajouta mentalement, tout en s'efforçant de retenir ses larmes :

— Je sais moins encore ce que c'est qu'être aimée !

— Ma fille, reprit madame de Perny d'un ton radouci, votre frère et moi nous avons promis votre main à M. le marquis de Coulange ; je ne dois pas vous cacher non plus que, me croyant l'interprète fidèle de vos sentiments, j'ai donné à M. le marquis l'assurance que vous accueilleriez favorablement sa demande.

La jeune fille ouvrit la bouche pour essayer une nouvelle protestation ; mais, sous le regard sévère et dominateur de madame de Perny, la parole expira sur ses lèvres. Elle eut un soupir étouffé et baissa tristement la tête.

— Ma chère Mathilde, lui dit alors son frère, ce que notre mère ne t'as pas encore appris, ce que tu as surtout besoin de savoir, c'est que M. de Coulange t'aime depuis le jour où il t'a vue la première fois. C'est une affection pleine de dévouement, c'est un grand amour que tu lui as inspiré.

La jeune fille tressaillit, puis levant sur son frère ses yeux humides :

— Ah ! fit-elle, M. le marquis de Coulange m'aime ?

— Tu peux en être convaincue avant qu'il ne te le dise lui-même. Tu n'as pas besoin de réfléchir longuement pour comprendre que s'il n'était pas amoureux de toi, le marquis ne t'aurait point demandée en mariage.

— C'est vrai, murmura la jeune fille.

— Enfin, ma fille, reprit madame de Perny, votre mariage est décidé et rien maintenant n'y saurait mettre empêchement. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous parler de la soumission et du respect qu'une jeune fille bien élevée doit aux volontés de sa mère.

— Je vous obéirai, ma mère, j'épouserai M. le marquis de Coulange, répondit la jeune fille.

— C'est bien ! Vous reconnaîtrez, j'espère, que votre frère et moi nous n'avons eu en vue que votre bonheur et que nous nous sommes préoccupés surtout de votre avenir. C'est un très brillant mariage que vous faites, ma fille ; ce qui vous est donné est bien au-dessus de tout ce que nous pouvions désirer de mieux pour vous. Vous allez être marquise, c'est-à-dire l'égale des plus nobles, des plus grandes ; vous aurez la richesse, le luxe, c'est-à-dire une existence facile, heureuse, enviable ; pour vous les jours s'écouleront au milieu de joies sans cesse renouvelées. Oui, vous aurez tout cela, et c'est à votre frère que vous le devrez, vous ne l'oublierez pas. Demain, M. le marquis de Coulange viendra, vous nous témoignerez votre reconnaissance en lui faisant un accueil gracieux.

Maintenant, ma fille, ajouta-t-elle en se levant, venez que je vous embrasse ; votre mère est contente de vous.

La jeune fille s'approcha toute tremblante et sa mère lui mit un baiser sur le front.

C'est dans ces conditions que mademoiselle Mathilde de Perny devint marquise de Coulange.

III

IL N'Y A PAS DE BONHEUR SANS NUAGE

Dès le lendemain du mariage, pendant que le marquis et sa jeune femme faisaient un voyage d'un mois en Italie, madame de Perny et son fils s'installaient à l'hôtel de Coulange.

Feignant une tendresse exagérée pour sa fille, madame de Perny avait déclaré à M. de Coulange qu'elle allait souffrir beaucoup d'être séparée de sa " chère enfant " et que peut-être ce serait pour elle un coup mortel.

Alors il avait été décidé qu'on vivrait en famille et qu'un appartement, dans une aile de l'hôtel de Coulange, serait mis à la disposition de madame de Perny.

De plus, le marquis assurait une position à M. de Perny en lui confiant les fonctions de régisseur de ses biens avec un traitement de vingt-quatre mille francs par an.

Dans la pensée de la belle-mère, c'était le moins que son gendre pût faire.

Le marquis s'était également montré généreux envers sa femme. Outre la magnifique corbeille qu'il lui avait offerte, il lui reconnaissait, par contrat de mariage, une dot de deux cents mille francs.

Mathilde était restée étrangère à ces arrangements, à ces dispositions. Sa mère et son frère l'avaient simplement consultée pour la forme. Habitée depuis longtemps à n'avoir d'autres volontés que celle de sa mère, elle accepta tout ce qu'ils voulaient, sans oser seulement faire une objection. Mais la générosité du marquis la toucha profondément et la première émotion qu'il lui fit éprouver fut causée par un sentiment d'admiration.

Malgré sa jeunesse elle avait beaucoup de bon sens, et une grande intuition suppléait à son inexpérience. Elle n'eut pas de peine à découvrir que ce mari, qu'on lui avait en quelque sorte imposé, possédait les plus remarquables qualités du cœur et de l'esprit. Du reste, chaque jour elle faisait de nouvelles observations favorables au marquis et lui trouvait une nouvelle perfection.

Durant leur voyage, toujours respectueux et tendre et empressé à lui plaire, le marquis se montra d'une courtoisie parfaite, et eut pour elle des soins et des attentions d'une délicatesse exquise.

Alors elle comprit qu'elle était véritablement aimée. Elle sentit son cœur s'inonder d'une joie ineffable et il lui sembla que tout rayonnait en elle. C'était comme si elle venait d'être éclairée subitement par un jour nouveau. L'amour se révélait à elle avec tout ce qu'il a de bon, de pur, de délicieux et de grand.

Après avoir été sevrée des caresses de sa mère et de son frère, après avoir été obligé de refouler au fond de son cœur ses élans de tendresse et d'étouffer en elle ce besoin d'affection qu'ont tous les êtres, se savoir enfin aimée comme, jeune fille, elle l'avait si souvent rêvé, c'était voir s'ouvrir le ciel !

Elle n'était plus isolée dans l'amertume de ses anciennes désillusions ; un cœur lui appartenait, un cœur qui attendait que le sien répondait à ses battements.

Et celui dont elle était aimée, c'était son mari, l'homme qu'elle admirait le plus et qu'elle trouvait le plus grand.

Elle pouvait donc enfin ouvrir son cœur et permettre aux flots de sa tendresse de déborder.

On ne saurait méconnaître la puissance de l'amour et les choses merveilleuses qu'il accomplit. L'amour du marquis avait subjugué le cœur de sa femme. Elle l'aimait bien avant de s'être rendu exactement compte de ses sentiments. A son insu, l'amour de Mathilde était né de l'admiration.

Ils étaient de retour à Paris depuis deux jours lorsque la jeune femme découvrit avec une joie si vive qu'elle aimait et qu'elle était aimée.

Et cet immense bonheur qui lui était donné et qui lui promettait une existence si belle, c'est à sa mère et à son frère qu'elle le devait. Un sentiment de gratitude profonde pénétra dans son cœur et elle se trouva disposée à oublier bien des choses.

— Cette fois, il ne m'ont pas trompé se dit-elle.

Ayant l'esprit trop droit et trop d'honnêteté pour soupçonner seulement la pensée du mal chez les autres, il ne pouvait lui venir à l'idée que son mariage avait été le résultat d'un calcul.

Le changement qui se fit chez la jeune femme fut presque instantané. La joie qui était en elle se refléta sur son visage ; elle parlait dans ses yeux limpides devenus plus brillants, elle rayonnait sur son front.

Madame de Perny fut la première à s'apercevoir de cette espèce de transformation ; mais elle n'en devina point la cause. Ombrageuse et toujours inquiète, sa curiosité fut vivement surexcitée. Prenant le ton affectueux d'un véritable intérêt, elle interrogea sa fille, espérant provoquer une confidence.

Mais la confiance ne se commande pas ; la jeune fille sentit qu'il lui serait pénible d'ouvrir son cœur à sa mère, et elle renferma en elle ses secrètes pensées. Elle fit à madame de Perny des réponses évasives, et prétendit que, si elle paraissait plus satisfaite et plus gaie, c'était le plaisir de se retrouver à Paris.

La mère n'osa pas insister, mais elle se dit :

— Mathilde me cache la vérité ; que s'est-il donc passé ?

Le soir quand elle se trouva seule avec son mari, la jeune femme se jeta à son cou en pleurant.

— Oh ! je suis bien heureuse ! lui dit-elle.

— Tu es heureuse et tu pleures ! fit-il.

— Oui, je pleure... c'est la joie, c'est le bonheur !

Puis, approchant sa bouche de l'oreille du marquis, tout bas elle ajouta :

— Edouard, je t'aime !

C'était la première fois qu'elle le tutoyait.

Le marquis laissa échapper un cri joyeux.

— Et moi je t'adore ! répondit-il.

Et il la pressa fièvreusement contre sa poitrine.

— Chère enfant, reprit-il, va, je savais bien que tu m'aimerais...

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le **BAUME RHUMAL**